

# Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



## Chapitre X



L'enfer et l'histoire étaient désormais aussi intimement liés que les péchés qui avaient longtemps rongé la puissante Babylone. En 1331, un temple isolé du centre de la Chine explosa, et de son secret le mieux gardé, un oiseau mort porta le message de Lucifael à travers le monde. Pendant dix-sept années insoutenables, l'odeur nauséabonde de la putréfaction plana sur le royaume de Mongolie comme un miasme divin et maléfique : la peste noire était la maladie du diable . Rayonnant du cœur du continent, la concoction mortelle de Lucifael continua de corrompre le vaste royaume asiatique, et en 1347, la vague de mortalité et de maladie avait atteint ses rivages les plus méridionaux, jusqu'à la mer Noire. et sa jeune ville portuaire génoise de Kaffa.

### La mer Noire - Kaffa - Octobre 1347

Après la découverte par les Génois d'une route commerciale maritime vers l'Extrême-Orient et la Crimée, le port asiatique de Kaffa devint une porte d'entrée florissante pour les marchands génois qui s'approvisionnaient en marchandises rares et précieuses sur la Route de la Soie mongole et les expédiaient vers les différents royaumes d'Europe. Cependant, à la fin de l'année 1347, la Route de la Soie offrit un cadeau bien différent à ses commerçants génois avides de découvertes : la peste bubonique.

La ville fortifiée de Kaffa ferma aussitôt ses portes, se protégeant ainsi de toute nouvelle contagion, tandis qu'ailleurs, des milliers de Mongols pourrissaient sans relâche. La mauvaise réputation des marchands génois se répandit aussi vite que la maladie elle-même : on disait que les étrangers d'Occident avaient eu recours à leur « magie chrétienne maléfique » pour lancer la mère de toutes les malédictions. Au-dessus de la Mongolie. C'est pourquoi les seigneurs de guerre survivants s'unirent pour former une armée de Tatars mongols qui chargèrent la ville fortifiée afin de repousser la puissance coloniale vers la mer d'où elle provenait. Cependant, grâce à des lignes de défense composées d'arbalétriers et de lanciers compétents, et à des stratégies supérieures, Kaffa conserva son territoire de Crimée.

La campagne, autrefois paisible, avait peu à peu changé : là où le parfum frais des feuilles d'automne et le chant des oiseaux flottaient à travers les forêts ininterrompues, l'air portait désormais les sons et Des odeurs de conflit grandissant – de sabots grondant sur le sol gelé – de cuir, de sueur, d'excréments et de putréfaction persistante – de cris lointains et de bêtes hurlantes. D'abord sporadiques, les attaques contre la ville devinrent plus organisées et féroces au fil de la campagne. Pourtant, les Génois tinrent tête aux Mongols pendant trois mois exténuants – jusqu'à ce que les Tatars érodent les remparts de Kaffa par vagues successives de Mongols vengeurs, chargeant, hurlant et, surtout, ô combien honorables. Au printemps 1347, lorsque le temps se réchauffa et que les cerisiers Les fleurs s'épanouissaient, le sang génois suintait des remparts de la ville. À court de vivres et de soldats valides, les habitants assiégés se résignèrent à l'issue apparemment inévitable : les Tatars étaient sur le point de s'emparer de la ville.

Pourtant, le cours de la bataille bascula lorsque les Tartares subirent un coup du sort pour le moins inattendu, peut-être voulu par les dieux. Le vent tourna et le souffle brûlant de Lucifael s'abattit sur les armées qui les pressaient, tandis que la peste avait enfin infiltré les rangs des hordes tatars. En quelques jours seulement, la campagne entière empestait la décomposition des Mongols, et, à des lieues à la ronde, les émanations de chair humaine putréfiée souillèrent l'air. Mortifiés, les seigneurs tatars virent leurs armées s'effondrer, des légions entières tombant, gonflées, noircies et décimées par la maladie.

Il n'est guère étonnant que les Tatars se soient sentis abattus et honteux de leur nouvelle faiblesse : leurs préoccupations culturelles et religieuses leur étaient extrêmement précieuses, vénérées d'un honneur plus grand que toute crainte de perdre la vie. Aveuglés par ces conceptions sociales rigides, renforcées par des siècles d'endoctrinement inflexible, les guerriers mongols n'appréciaient qu'une seule façon de vivre et n'acceptaient qu'une seule façon de mourir. Pour les Mongols, la vie et la mort étaient binaires, sans aucune ambiguïté quant à la dignité et au déshonneur. Mourir au combat était à leurs yeux honorable, contrairement à la mort par maladie, qui déshonorait toute leur famille et les marquait à jamais.

survivants souffrant du stigmate social d'une lignée impure.

Alors que de nombreux Mongols sombraient dans la folie à cause de la fièvre, poussés à faire preuve d'un courage exemplaire Face à la mort, ils chargèrent les remparts de Kaffa lors de raids suicides massifs. Les traînants, trop faibles pour combattre, s'avançaient en titubant et se tenaient devant les remparts, tels des misérables sacrifiés, implorant une arbalète génoise bienveillante pour apaiser leurs souffrances et épargner à leurs familles une disgrâce inévitable. Peut-être, dans une sorte de rédemption symbolique, les guerriers tatars se jetèrent-ils contre les fortifications de la ville, sacrifiant leur supériorité numérique à un escalier sans fin de chair grouillante de mouches, permettant ainsi à leurs camarades mongols d'escalader leurs restes les plus illustres et de franchir les murs.

Au fil des jours, lorsque le soleil se couchait et que les brises côtières soufflaient vers la mer, les colons génois suffoquaient sous l'odeur âcre de mille

Les Tatars, exaspérés, tenaient bon dans leur ville, espérant que la peste finirait par briser le moral des Mongols. Malgré leur supériorité numérique et leurs fortifications, le temps jouait contre les deux armées, car les Génois épuisaient leurs provisions aussi vite que la peste décimait les nouvelles recrues tatares. On aurait donc pu croire que les deux armées étaient dans une impasse.

Cependant, comme l'Histoire l'a bien démontré, à chaque application de l'Art de la Guerre, l'Homme n'était qu'un pion sacrificable. Après tout, l' Art de la Guerre n'était pas d' origine terrestre ; c'était une invention divine, conçue avant même la création de l'Enfer, lorsque des légions d'Ange célestes s'armèrent contre leurs frères et sœurs terrestres : les Veilleurs, avec leurs Chefs de Dix. Et une Sœur Angélique, en particulier, connaissait les rouages de la guerre. À l'instar d'Apollon, Lucifael était elle aussi l'un des Anges les plus importants et les plus favorisés de Dieu, et initiée à la plupart de Ses Grands Desseins, y compris l'Art de la Guerre et de la Conquête. Mais contrairement à la chute relativement gracieuse d'Apollon, Lucifael, immédiatement après sa propre disgrâce, utilisa sa connaissance approfondie de la création et de la destruction pour influencer l'Homme, lui fournissant de nouveaux outils et stratégies pour mener des guerres toujours plus efficaces contre ses frères : le canon, l'arc long et la flèche à pointe perforante n'étaient que les derniers instruments de destruction conçus grâce aux murmures intimes de ses conseils maléfiques. À présent, elle murmurait de nouveaux secrets et, une fois encore, l'art de la guerre avait évolué pour inclure le nouveau concept mortel de Lucifael. Lorsqu'elle infectait les oreilles des seigneurs tartares mourants de ses murmures de sa stratégie plutôt vile d'annihilation humaine : la guerre bactériologique.

Déterminés à chasser les Génois, et forts des nouvelles révélations de Lucifael, les Seigneurs

ils mobilisèrent une flotte de treize de leurs plus grandes catapultes, ordonnant à leurs armées de lancer les Les cadavres contaminés de leurs camarades tombés au combat étaient jetés au cœur de la cité fortifiée. Réparties uniformément sur les remparts de Kaffa , ces machines de mort ne connaissaient aucun répit. Nuit et jour, sans relâche, un flot incessant de Mongols pestiférés s'abattait sur la ville génoise, défonçant les toits et écrasant les passants imprudents. À un rythme aussi effréné, les colons ne pouvaient brûler les corps aussi vite que les Tatars les projetaient par-dessus les murs. L'odeur suffocante de cheveux et de peau brûlés se mêlait à celle de la chair en décomposition, emplissant la cité fortifiée d'une puanteur suffocante. L'enfer s'était abattu sur Kaffa. Au sommet de la plus haute branche d'un cerisier, un corbeau solitaire croassa deux fois, puis une troisième.

Encerclée et presque à court de provisions, Kaffa prépara une flotte de treize de ses plus grands navires océaniques, les armant pour un départ rapide. Marins, soldats et marchands génois dépouillèrent la ville de ses trésors, remplissant les cales de tout ce qui avait une valeur inestimable : or et argent ; jade asiatique et poteries ouvragées ; peaux tannées et fourrures en ballots ; pierres brutes et bijoux rares ; et barils d'épices et de parfums. Une fois les coques de la flotte entièrement chargées , ils dépouillèrent les structures en bois de la ville de leurs planches, et entourèrent les ponts des navires de murs encore plus hauts pour accueillir la cargaison restante. La ville dépouillée de ses biens les plus précieux, douze navires quittèrent le port furtivement, à la nuit tombée. Les treizièmes restèrent sur place. Incendiant entièrement la ville, ils laissèrent derrière eux un brasier infernal de bâtiments en flammes, rattrapant ainsi l'armada en retraite.

La Santa Godeberta était la plus grande et la plus robuste des treize cogues. Ses imposantes poutres transversales encadraient une coque à double renfort de planches à clins, et, avec son mât, sa vergue et sa voile imposants, elle escortait sa lourde flottille vers Gênes. Son équipage avait depuis modifié son pont en y intégrant des planches empruntées aux bâtiments de Kaffa, formant ainsi un muret surélevé au-dessus des plats-bords. En prévision de la haute mer, des attaches métalliques fixaient un réseau de cordages qui sécurisait son abondante cargaison en cale.

Plus grande que la plupart des navires marchands océaniques, elle était la construction la plus récente et la fierté des chantiers navals génois. Un gaillard d'arrière en forme de U surplombait sa poupe recouverte de cargaison. Le pont principal et, au-dessus du pont avant, un pont d'étrave spacieux surplombaient une proue droite. Même sans ses dizaines de tonnes de cargaison de Kaffa, elle déplaçait près de cent quarante-quatre tonnes d'eau. C'était véritablement une bête des mers. Cependant, elle n'était pas vide, mais chargée à ras bord, son ventre s'enfonçant lourdement dans l' eau et ses douze radeaux de rames épousant les vagues. Ce n'était que son huitième voyage de Kaffa à Gênes et il allait s'avérer le plus pénible.

Conçue pour une capacité limitée, la Santa Godeberta aurait pu, au moindre malheur ou à la moindre erreur de calcul, précipiter son équipage de vingt-quatre marins vers les profondeurs de l'océan. Sous un ciel étoilé, bercée par une brise marine régulière, la Santa Godeberta menait sa flotte lourdement chargée à travers les eaux calmes de la mer Noire, vers l'horizon sombre du retour vers le port.

Une douzaine de navires marchands lourdement chargés naviguaient péniblement à flot ; les membrures de leurs coques, soumises à de fortes contraintes, craquaient et gémissaient sous les embruns ; et une odeur de saumure et de pourriture persistait dans les cales remplies de trésors. Hommes, femmes et enfants recouvraient chaque centimètre carré de sur leurs ponts, pourtant aucun mot ne fut prononcé — les quelques bébés à bord étaient trop faibles pour pleurer. En effet, les colons génois avaient échappé aux cadavres tatars volants avec tous leurs trésors, ne laissant à leurs ennemis asiatiques envieux qu'un champ de ruines. Cependant, aussi facile et sans encombre que leur fuite ait pu paraître, ils n'avaient pas prévu l'intervention angélique : lorsque Lucifaël avait un rôle à jouer dans l'Histoire, elle en semait les racines, tissant souvent l'avenir avec une douce-amère nostalgie. Les Génois étaient sains et saufs, loin de Kaffa ; Pourtant, ils ne parvinrent pas à échapper à leur funeste destin, que Lucifael avait astucieusement orchestré. Quelques jours seulement après le début de leur voyage, des membres de la flotte tombèrent gravement malades. Les marins survivants jetèrent leurs corps par-dessus bord tout en mettant en quarantaine les malades qui se développaient sous les ponts et près de l'arrière de leurs navires. Ils gagnèrent ainsi le temps nécessaire pour contenir la contagion mortelle, en déversant des seaux de saumure sur le pont afin d'éliminer les déchets et les fluides rejetés par les infectés. Malgré ces précautions judicieusement appliquées, ils ignoraient que leurs camarades représentaient une source d'infection moindre que les passagers clandestins cachés sous le pont de leurs navires. Et lorsque l'armada contourna le

À l'extrême sud de l'Italie, les mourants étaient presque deux fois plus nombreux que les vivants. En chemin, le navire des marins qui avaient incendié Kaffa s'était détaché de la flotte, dérivant sans but à l'horizon plat de l'océan. Les douze navires avançaient comme d'obstinés cerceaux flottants, traversant une mer déserte, propulsés seulement par la force des vagues. Le désir de voir leur port génois s'exacerba. Cependant, le désespoir finit par contraindre la Santa Godeberta à prendre la mer. Faute de marins à bord pour manœuvrer le grément et Gênes étant encore trop éloignée pour être atteinte par la mer, elle mit le cap sur le port le plus proche, Messine, en Sicile.

Avec seulement une douzaine de navires marchands rampants, transportant une population en fuite et une poignée de marins mourants, la Flotte de la Peste Noire allait survivre à l'Histoire et rester dans les mémoires comme l'armada la plus meurtrière et la plus mal équipée ayant jamais sillonné les eaux européennes. Et des profondeurs « La terre », ricana Lucifael.

Bouche de la montagne

Le soleil couchant disparut derrière les nuages grisâtres de fin d'automne, laissant une soirée noire et inhabituellement froide s'installer au cœur de la France. Une branche craqua ; un chien aboya ; pourtant, aucun autre bruit ne troubla la nuit silencieuse et sans vent. Sous terre, le souffle haletant d'un garçon résonna dans l'obscurité tandis que, dans les profondeurs de la Bouche de la Montagne, une silhouette en robe gravissait péniblement un passage escarpé en direction de la grotte, une gourde remplie drapée sur l'épaule. La silhouette déposa la gourde près de la paroi de la grotte et reporta brusquement son attention sur un feu qui s'éteignait. Du bois frais et une nouvelle flamme révélèrent Lazarus, sa capuche désormais rentrée dans sa ceinture de corde. De longs cheveux noirs encadraient le visage sale et sombre du garçon, ses yeux scintillant comme des saphirs à la lueur du feu. Hormis le souffle continu de sa respiration, seul le mouvement de ses pupilles rythmait ce moment immobile, se dilatant et se contractant sous la lumière d'une flamme vacillante.

Lazare était assis sur une pierre. Pour tenter de chasser le froid persistant qui s'était installé depuis longtemps dans ses extrémités, il rabattit la capuche de sa robe sur lui, appuya ses pieds contre des charbons ardents et réchauffa ses mains à la chaleur nouvelle. Pourtant, les flammes continuaient de s'élever. Le feu rugissait, et les pupilles de Lazare n'étaient plus que des points sur des cercles bleus. Il s'éloigna de la chaleur infernale qui consumait désormais toute trace de fraîcheur dans la grotte. Haut dans le ciel, des teintes orangées et des ombres mouvantes dansaient sur la masse compacte d'un millier de chauves-souris ; leurs innombrables yeux se reflétant dans la lueur du feu pour imiter un Ciel sombre constellé d'étoiles scintillantes. La fumée s'élevait en spirales, formant une flaque contre le plafond de la grotte. Quelques chauves-souris s'envolèrent et tournèrent autour de la grotte. Lazarus retira sa capuche et vérifia que la buée de son souffle avait disparu. D'autres chauves-souris s'agitèrent dans la caverne qui se réchauffait rapidement.

Le garçon fixa les chauves-souris du regard en quittant le feu et en escaladant les terrasses irrégulières des corniches, se frayant un chemin vers les parties supérieures de la grotte. De temps à autre, il se retournait pour les observer d'un point de vue encore plus élevé avant de reprendre son ascension. Une multitude d'yeux noirs et perçants scrutaient sa progression régulière ; cependant, les chauves-souris ne s'enfuirent pas comme il l'avait d'abord imaginé. Au contraire, elles restèrent immobiles contre le plafond, semblant aussi intriguées par Lazarus que lui par elles. Le garçon se hissa sur la plus haute corniche. Il se redressa et rajusta sa robe tout en inspectant la voûte de la grotte, avec ses innombrables yeux rivés sur elle.

« Tu as chaud ? » demanda-t-il à voix haute. « Tu veux bien m'apprendre ? » L'appel soudain du garçon résonna dans la cavité et plusieurs chauves-souris quittèrent leurs perchoirs pour rejoindre celles qui tournaient déjà en rond autour de la caverne. D'autres suivirent et la grotte fut envahie par un bruissement d'ailes.

Au final, on aurait pu croire qu'ils se relayaient pour prouver leur valeur à la colonie, tandis que la foule, telle une jaloux céleste, observait attentivement les prouesses aériennes du dernier démonstrateur . Et même s'ils n'étaient pas jugés, Lazare ne manquait jamais de les surveiller de près, eux qui choisissaient de voler. Finalement, le garçon se déshabilla. Imperturbable sur le rebord, il resta perché, vêtu seulement d'un pagne et de moufles. Ses magnifiques ailes, semblables à celles d'une chauve-souris, se déployèrent et s'éparpillèrent ; il imita les mouvements de ses minuscules maîtres. Bien que chaque chauve-souris fût différente, Lazare discerna qu'en vol, ses mouvements d'ailes étaient identiques à tous les autres : ailes repliées et battantes à l'ascension, ailes tendues et ouvertes lors d'un ralentissement soudain, et ailes repliées pour un piqué rapide. Ses yeux scrutaient les alentours ; ses ailes claquaient dans l'air ; son esprit s'emballait tandis qu'il contemplait la méthode – les nombreuses formes et techniques nécessaires visibles dans l'art du vol des chauves-souris. C'est ainsi que, durant la majeure partie de la soirée, il apprit de ses compagnons de la caverne.

À l'heure précédant l'aube, les chauves-souris avaient déjà fermé leurs petits yeux noirs, s'abandonnant au royaume des rêveries éveillées, et Lazare se retira de ses leçons du soir. Fatigué, affamé, transi de froid et les ailes douloureuses, Lazare enfila de nouveau sa robe et redescendit sur le sol de la grotte. Il raviva le feu et prit de la nourriture dans son sac de provisions. Enfin, il s'assit sur une pierre devant les flammes ardentes, une gourde à ses côtés, et se régala de pain plat et de lamelles de viande salée . Un mouvement dans l'ombre attira son attention.

Les yeux jaunes brillaient !

« Sss ! » Lazare recracha sa nourriture, tomba de la pierre et recula précipitamment tandis qu'à l'entrée de la grotte, une paire d'yeux brillants et détachés semblaient flotter dans l'obscurité. Telles des lunes jumelles, planant près du sol de la grotte, les orbes transperçaient Lazare de leurs reflets de feu.

« Qui va là ? » demanda Lazare, les oreilles plaquées en arrière et les pupilles dilatées. Ses yeux ne clignèrent pas. Lazare renifla l'air et dressa les oreilles, décelant une légère odeur et une respiration irrégulière, signe qu'un animal, lui aussi, reniflait l'air.

Un sanglier noir grogna et sortit de l'ombre du passage. Lazare laissa échapper un soupir de soulagement. Il se leva et épousseta sa robe en riant doucement. « Tiens, « Tu es un porc ! J'en ai vu des comme toi... dans les livres ! » Le sanglier, effrayé, tourna sur lui-même pour se diriger vers l'entrée de la grotte, mais s'arrêta et se retourna vers Lazare.

« Oh, ne partez pas ! Je ne vous veux aucun mal. Je vais m'asseoir. » Lazare s'installa sur la pierre et resta assis en silence. Le sanglier se tourna vers lui et fit quelques pas, humant l'air en s'arrêtant.

« Tu as faim, n'est-ce pas ? » demanda Lazare. Il prit un morceau de viande près de son pied et il le présenta sous un jour favorable. « Viens. Mange. » Le sanglier garda ses distances.

« Tiens. » Lazare jeta la viande à quelques pas de l'animal. Celui-ci jeta des regards nerveux entre Lazare et les restes de nourriture ; il finit par s'avancer, renifla et dévora la viande. Puis il fixa Lazare, comme s'il en attendait davantage.

« Tu aimes le pain, toi aussi ? Moi, je n'aime pas ça , c'est trop sec. » Lazare lança un gros morceau de pain plat. Le sanglier l'attrapa et s'enfuit de la grotte.

« Attends ! Ne pars pas ! » Lazare se lança à sa poursuite. Dans la grotte extérieure, il contourna l'entrée et aperçut le sanglier escaladant la crête rocheuse. Au-dessus de la colline, des nuages pourpres s'étendaient dans le ciel - l'aube se levait. Lazare se réfugia brusquement dans l'obscurité. C'est alors seulement qu'il réalisa à quel point il était épuisé. Il retourna en traînant les pieds vers la grotte.

Au cours de la semaine suivante, Lazare poursuivit ses leçons, renforçant suffisamment ses ailes pour se soulever du sol ; cependant, ses ailes étant encore trop faibles pour supporter son poids, Lazare ne pouvait effectuer que de courts vols à basse altitude entre les pierres du sol de la grotte.

Avec le temps, Lazare adopta le même rythme que les chauves-souris, dormant le jour pour pouvoir les étudier lorsqu'elles étaient les plus actives. Les nuits se firent plus froides, ponctuées de gelées récurrentes, et lorsque ses réserves de bois s'épuisèrent, il quitta la grotte pour en ramasser à l'arrière de la Montagne Gueule. Tandis que la fumée de ses feux s'élevait , de plus en plus de chauves-souris quittaient la grotte pour chercher des gîtes tranquilles ailleurs. Près d'un quart d'entre elles ayant disparu, Lazare commença à remarquer des zones dégarnies au plafond, là où elles se trouvaient autrefois. Cependant, ces jours-ci, Lazare ne se consacrait plus entièrement aux chauves-souris, car, après ses leçons et précisément au lever du soleil, le sanglier venait désormais souvent dîner à la Montagne Gueule. Et ils se régalaient.

## Sicile - Port de Messine

Un jeune Sicilien élégamment vêtu se tenait près du rivage, entouré d'une nuée de goélands en quête de miettes de pain. Ses longs cheveux noirs et ses vêtements aux couleurs vives flottaient au vent. Il levait vers le ciel le dernier morceau de manne, les yeux clos sur un visage grimaçant. Un goéland le lui arracha des doigts et il baissa brusquement le bras en riant. Le garçon se protégea les yeux du soleil éclatant, les doigts croisés sur le front, le regard fixé sur l'horizon sud-ouest. Deux points apparurent, puis un troisième.

« Maman ! Des bateaux », cria le garçon par-dessus son épaule en pointant vers la mer, « Quatre ! Cinq navires ! Plus !

La Santa Godeberta mena sa lourde armada de navires marchands dans le port de Messine. Avec sa poupe basse et sa proue haute, elle fendait les flots agités, chargée des vestiges considérables et coûteux d'une cité engloutie. Telle une éperon fantôme, son pont abandonné scintillait sous les embruns constants ; pourtant, sans équipage visible à la barre, son cap restait inchangé. Ni à la voile ni au tangage, elle ne vacillait sous les vagues. Malgré sa lourde cargaison, aussi profonde fût-elle, quelques tonnes de rats et une poignée de puces suffiraient à révéler la gravité de son chargement. Pas plus lourds qu'un sac de riz, ces insectes et rongeurs, si insignifiants soient-ils, seraient capables de briser le dos de millions d'hommes, d'écraser les piliers et les dalles de tous les royaumes européens et de raser le continent tout entier.

Une foule de piétons et de passants s'était rassemblée sur les quais pour assister à un spectacle rare pour l'époque : une flotte de navires massifs, apparemment capables de naviguer même sur les océans les plus vastes et les plus dangereux. Des centaines de garçons enthousiastes et de paysans débraillés bordaient les quais. le port, cherchant à s'approprier une plus grande partie de l'espace restreint des quais à proximité des pieux d'amarrage. Ils se disputaient les postes de manutentionnaires pour le déchargement des marchandises. Avec une flotte aussi importante, ils étaient persuadés que, parmi ceux qui seraient choisis pour décharger, ils recevraient une généreuse paie équivalente à plusieurs jours de salaire. Le travail s'imposait. Les hommes grommelaient et se bousculaient tandis que des jeunes lutteurs soulevaient la poussière. Le port était bondé et la foule compacte envahissait les rues. La ville, d'ordinaire si animée, s'immobilisa, les yeux rivés sur l'armada qui approchait. De plus en plus, il devenait évident pour tous les témoins que les docks étaient incapables d'accueillir en toute sécurité une flottille aussi monstrueuse. Pourtant, la flotte continuait d'avancer, obstruant l'horizon de sa présence toujours plus imposante.

Un capitaine de port costaud et deux de ses forgerons se tenaient sur une plateforme surélevée en bois qui surplombait le quai encombré. Le capitaine, exaspéré, agitait un drapeau rouge en direction des navires qui approchaient, leur ordonnant de rompre les amarres et de s'arrêter. « Vous avez raison, monsieur. Ce ne sont pas nos navires – peut-être portugais », dit l'un des forgerons en plissant les yeux vers la mer.

L'autre porteur tapota l'épaule poilue du capitaine . « Ils sont arrivés, monsieur. » L'homme abaissa son étendard et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il aperçut des rangs de soldats armés qui se frayaient un chemin à travers la foule. L'éclat aveuglant du soleil sur leurs casques et la progression de leur formation allongée auraient pu évoquer un ver de feu incandescent, fendant la foule sur son passage vers le quai. Il hocha la tête et reporta son attention sur la flotte inflexible, agitant son étendard dans une tentative désespérée de les appeler – en vain, car la Santa Godeberta franchissait les limites extérieures du port de Messine.

Les inquiétudes du capitaine étaient clairement perceptibles pour ses forgerons portuaires, qui se tenaient également à l'écart.

Ils étaient saisis d'admiration devant la flotte qui fondait sur eux comme si elle naviguait avec force et vigueur. la haute mer. Comme le voulait la coutume et la règle pour l'accostage en toute sécurité des plus grands navires tels que Leurs voiles devaient être solidement amarrées à leurs vergues et leurs rames tirées et utilisées pour la navigation dans le port. Cependant, seule la moitié de la voile de la Santa Godeberta était fixée à la vergue ; le reste demeurait déployé et prenait le vent. Les cordages emmêlés de son gréement principal pendaient autour de son mât et de sa vergue. Avec seulement trois de ses rames qui s'activaient faiblement, elles ne parvenaient guère à ralentir sa vitesse.

« Ils nous collent au sol, Capitaine ! » s'exclama l'un des forgerons du port. « Il y a une mer immense derrière eux ! » Il désigna du doigt le navire qui suivait de près la Santa Godeberta, toutes voiles dehors et sans rames. « Et le suivant... on dirait un tonneau qui dévale une planche ! Sa voile est grande ouverte ! Regardez-la, Capitaine, elle fonce à toute allure ! »  
« Ouvert ! Dois-je appeler ? »

Le capitaine, la main en porte-voix, agita le pavillon et hurla vers la flotte qui approchait et commençait à remplir la baie : « Hésit ! Rassemblez les vergues ! Virez de bord ! Tournez... »

Un des navires a écrasé une petite embarcation de pêche, traînant une partie de son épave avec son propre filet, qui s'était emmêlé à sa proue. Le capitaine a abaissé son pavillon et a ordonné à ses forgerons de poursuivre la mission.

Ils obéirent à son ordre. L'un d'eux se retourna, saisit un maillet métallique suspendu et fit sonner une grosse cloche tubulaire. L'autre hurla par-dessus le vacarme assourdissant, agitant les bras et ordonnant à la foule de dégager les quais. La panique s'empara de la foule qui, dans sa hâte de fuir le port, se piétina. Des soldats hurlants se dispersèrent dans une tentative désespérée de former un cordon.

Les regards de la foule messinoise étaient rivés sur la Santa Godeberta qui fendait les vagues écumantes, crachant un flot continu d'embruns de sa proue massive – elle ressemblait à un monstre marin enragé, déterminé à s'échouer. Le capitaine du port et ses deux hommes sautèrent de la tour d'observation tandis que des rangées de planches et de pilotis du quai explosaient sous le poids écrasant du navire surchargé. Le port tout entier trembla sous la violence du choc. La tour brisée s'effondra sur la foule lorsque le navire s'échoua, se jetant sur les soldats et les écrasant contre le rivage. À peine la Santa Godeberta s'était-elle posée sur les soldats,

Le second navire entra en trombe dans le port, frôlant l'arrière du premier et éraflant le coin tribord de sa poupe avant de virer brusquement, de s'écraser de tout son flanc bâbord contre le port et de détruire une vaste portion du quai en bois. De nouveau, le port retentit, grondant au fracas et aux cris de sa population stupéfaite. Dix autres lourds navires suivirent.

Les navires entrèrent dans le port, se présentant comme un mur massif de bois, de cordages et de voiles qui semblait engloutir la baie ; et sans aucun signe d'équipage sur leurs mâts, vergues ou ponts, le port de Messine semblait assiégé par une armada d'envahisseurs fantômes.

Comment expliquer, sinon par une intervention divine, que les coques des deux navires soient restées intactes alors même qu'une grande partie du bassin portuaire était détruite, jonchée d'éclats de bois et plaquée contre le rivage ? Juste derrière, dix autres navires pénétrèrent dans la baie, finissant par s'immobiliser. Au milieu de cette masse de bâtiments intrus, les hommes s'agitaient comme des insectes affolés ; le port était un véritable chaos. La proue du Santa Godeberta étant bloquée à terre, le capitaine du port et ses gardes escaladèrent son pont avant.

Un homme torse nu, en sueur et à l'air maladif, sortit en titubant de la cale. Il s'appuya contre la paroi la plus proche et glissa sur le pont. Il se pencha, hochant la tête comme un ivrogne. Le marin avait les cernes et les ecchymoses qui lui creusaient les yeux, tout comme le bout de ses doigts. Des gardes du port l'encerclaient tandis que d'autres se précipitaient dans la cale du navire.

Le capitaine du port désigna du doigt par-dessus sa tête. « Larguez les voiles ! Ce navire reste à quai ! » Plusieurs forgerons grimperent dans les gréements. Il s'approcha de l'homme en sueur et hurla : « Où est le capitaine de ce navire ? » Il se tourna vers l'entrée de la cale et beugla : « Je veux tout l'équipage sur le pont ! Amenez-les ! » Il se retourna vers l'homme sale. « Qui commande cette flotte ? »

L'homme répondit d'une voix délirante, prise de fièvre : « Pas de capitaine, pas de flotte, seulement l'océan. L'océan réclame les morts, tous les morts. »

Un forgeron de porto murmura à l'oreille du capitaine : « Il est ivre, sans aucun doute. »

Le capitaine du port poursuivit son interrogatoire. « Quel est le nom de ce navire ? Cette flotte fait route vers Gênes, n'est-ce pas ? » Il scruta la cargaison qui s'entassait. Il jeta un coup d'œil aux ponts des autres navires. « Vos navires sont surchargés. Comment vous avez pu les maintenir à flot, Dieu seul le sait. D'où vous vient toute cette cargaison ? »

L'homme parvint à répondre : « Le navire est le Santa Godeberta, de Kaffa à Gênes. »

Le capitaine ordonna à deux de ses hommes : « Relevez-le. Donnez-lui de l'air. » Il dit à un autre qui se tenait à côté de lui : « Apportez-lui un seau d'eau. Faites-le dégriser. » Le capitaine secoua la tête et marmonna : « Kaffa... avec cette cargaison ? » Il inspecta les marchandises attachées qui recouvraient presque tout le pont et aperçut un rat noir qui se faufilait entre les tonneaux.

Il croisa les bras. « Pas même dans mille ans. »

« Capitaine ! » s'écria une voix depuis la cale. « Il n'y a que cinq hommes ici, et la cale est terriblement surchargée. » Le capitaine du port fixa la cale.

L'homme sortit et s'essuya le front. Il poursuivit : « Capitaine, ces hommes sont malades, vraiment malades. Il va falloir les transporter. »

Deux gardes passèrent leurs mains sous les bras du marin crasseux et le relevèrent.

« Aïe ! » s'écria l'homme avant de s'effondrer, inerte. Les gardes, surpris, le laissèrent tomber sur le pont. L'homme inconscient gisait étendu de tout son long, les bras au-dessus de la tête, laissant apparaître deux masses noires et gonflées, semblables à des pommes pourries, qui lui sortaient des aisselles. Un mélange de pus et de sang noir s'écoulait des gonflements rompus, formant une flaque sur le pont. Les gardes s'essuyèrent les bras contre leurs pantalons. Une odeur rance s'en dégagea. Un marin endormi. Le capitaine se couvrit le nez et la bouche et recula. « Au nom de Dieu ! »

Puis il se retourna et hurla : « Quittez le navire ! Ne touchez à rien ! Une peste est à bord ! »

Les gardes se précipitèrent vers la proue du navire tandis que les forgerons du port descendaient en courant le long du gréement, certains sautant tête baissée dans l'eau.

Dans les instants qui suivirent, les douze navires furent immobilisés au port, gardés par des centaines de soldats armés ayant reçu l'ordre d'empêcher, même par la force létale, quiconque tenterait de monter à bord ou de débarquer. En l'espace d'une journée, la rumeur de la contamination des navires se répandit dans toute la ville de Messine.

Le deuxième jour, les équipages de la flotte demandèrent à des médecins de monter à bord pour soigner les malades. Les autorités municipales n'acceptèrent qu'à la seule condition que le médecin, une fois à bord, y reste. Aucun médecin de la ville n'accepta. Les autorités portuaires envoyèrent de l'eau et de la nourriture dans des seaux suspendus à des cordes. Une fois vidés, les seaux restaient sur les navires. De cette manière, toutes les précautions furent prises pour mettre les navires en quarantaine.

Le troisième jour, une odeur de mort flottait au-dessus du quai, portée vers l'intérieur des terres par la brise marine. Sur les avertissements des médecins, les gardes reçurent l'ordre de se replier, craignant que le vent ne propage la contagion des navires. Les gardes étant désormais plus éloignés, le crépuscule tomba doucement sur le quai et les rats, poussés par la soif, rassemblèrent le courage de descendre le long des amarres, puis des cordages d'amarrage, jusqu'au quai, avant de s'enfuir rejoindre leurs congénères rats des quais.

Le sixième jour, de nombreux gardes tombèrent malades. Une foule en colère se rassembla au port et les autorités municipales n'eurent d'autre choix que d'ordonner aux douze navires de quitter le port, cargaison comprise, de peur qu'ils ne soient incendiés. Voyant là un profit rapide et la possibilité de rejoindre librement d'autres ports européens, des marins stationnés à Gênes, Marseille, Corse et Sardaigne acceptèrent de se partager la précieuse cargaison de la flotte en échange de l'armement des navires pour les faire quitter le port et les conduire vers diverses villes côtières.

Et le septième jour, le port chassa les navires vers le large. Immédiatement, le Noir La Flotte de la Mort se dispersa, la plupart de ses navires mettant le cap sur des ports autres que Gênes. Leurs ponts, jadis encombrés, étaient désormais vides : passagers et membres d'équipage avaient, un à un, jeté par-dessus bord les malades de la peste jusqu'à ce qu'aucun ne survive au voyage.

Discrète en apparence, Messine était déjà condamnée car, bien que son port ait été débarrassé des navires génois, la peste de Gatestone rôdait toujours dans l'ombre de ses quais. Sur le dos des rats des quais infectés se trouvaient des puces tout aussi infectées, gorgées de maladie. Leurs estomacs étaient de minuscules matrices infernales – en plein travail – prêtes à expulser leurs concoctions diaboliques. Et le mal du Diable évolua. En quelques semaines, la mère maléfique de Lazare transforma toute la population de Messine en un verger fertile de pommes noires pestilentielles – mûres de mort et prêtes à être dévorées.

son arrachage.

Ainsi, la Grande Peste surgit des quais et se répandit à l'intérieur des terres, ne laissant derrière elle qu'une ville en ruines. Le fléau se transforma en un véritable brasier, et l'heure fatidique de l'Europe sonna.

Bouche de la montagne

Plus de trois semaines s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Lazare à la Gueule de la Montagne. Durant ce laps de temps, son corps s'était musclé et sculpté, et le poids qu'il avait perdu dans ses bras et ses jambes s'était reporté sur ses ailes, désormais plus lourdes et plus musclées. Les courts vols entre les pierres du sol avaient laissé place à des vols plus longs à plus haute altitude. Il n'escaladait plus le mur jusqu'à la corniche près du toit ; il volait directement vers elle. Il ramassait du bois non plus en contournant la Gueule de la Montagne, mais en survolant sa crête et en revenant. Pourtant, malgré ces nouvelles capacités, il n'était pas en état d'entreprendre le voyage jusqu'au monastère italien. Même les vols courts exigeant un minimum d'effort, comme celui de ramasser du bois, le coupaient du souffle. Et il savait que pour traverser le golfe de León jusqu'à la Corse, ou de la Corse jusqu'au continent italien, il devait prouver qu'il était capable de rester en vol pendant au moins une demi-nuit.

Un froid mordant soufflait sans relâche du nord. La vallée de pierres était recouverte d'une fine couche de glace, vestige de la pluie verglaçante de la nuit précédente. À l'intérieur de la grotte, Lazare gisait... Endormi, recroquevillé près d'un feu mourant, ses expirations régulières formaient un brouillard dans l'air glacial. Lui, la moitié du plafond était nue, les chauves-souris blotties contre le toit arrière plus haut de la caverne.

Lazare gémit et se recroquevilla sur lui-même. Toujours endormi, ses oreilles se dressèrent et scrutèrent la grotte à la recherche d'un son nouveau qui résonnait entre ses parois. Il entrouvrit les yeux ; ses pupilles dilatées se réduisirent à de simples points noirs sur fond bleu.

« Des porcs ? » lança-t-il en s'asseyant. Il bâilla en montrant les crocs et Il se frotta le visage. « C'est toi ? » Un grognement lui répondit. « Pas maintenant, espèce de porc. Je suis épuisé. » Lazare scruta l'obscurité et découvrit le sanglier en train de fouiller dans son sac de provisions. « Cochon ! Non ! » Lazare se leva d'un bond et courut vers le sanglier. « Sors de là ! » L'animal sortit la tête du sac, une courge bien dodue entre les dents. Il couina et s'enfuit de la grotte avec le morceau de nourriture. « Impossible ! » s'écria Lazare en fouillant frénétiquement le sac. Il en sortit la fiole de sang et l'examina. Hormis une fine fissure qui la parcourait sur toute sa longueur, le flacon était intact et scellé. Soulagé, une autre idée lui vint et il retourna le sac pour découvrir que le sanglier l'avait dépouillé de toute sa nourriture.

« Par des porcs ! » hurla-t-il. Lazare sortit du sac une petite sacoche en cuir et y plaça la fiole ainsi que d'autres objets qu'il jugeait suffisamment importants pour les garder près de lui. Puis il retourna en trombe vers le feu mourant. « Pourquoi ? » Il posa la bourse à côté de lui et attisa le feu avec du bois frais. « J'ai partagé ma nourriture avec toi ! » Il jeta d'autres bûches sur les braises incandescentes et hurla vers l'entrée de la grotte — sa voix portant À travers le creux, comme une cloche dans le brouillard : « Tu ne voleras point ! » Plusieurs chauves-souris s'envolèrent, tournoyant autour de la grotte, tandis que des bûches fumantes s'embrasaient. Lazare fixait le feu d'un regard noir.

Une autre semaine s'écoula lentement, sous une neige fraîche qui recouvrait la Bouche de la Montagne. Durant cette période, Lazare fendit le dos de sa robe, laissant apparaître ses ailes. Il remit également son masque. Ces changements étaient nécessaires pour qu'il puisse survoler la crête de la Bouche de la Montagne longtemps sans geler. Grâce à eux, il parvint à rester en l'air pendant près de trois heures. Cependant, même trois heures ne suffisaient pas pour traverser les mers. L'hiver approchant à grands pas et sans nourriture, Lazare finit par s'effondrer, terrassé par la faim, l'épuisement et le froid glacial. L'apogée de ces conditions insupportables le contraignit à retourner dans la grotte, pour reconsidérer sa promesse.

L'aube était arrivée, une mer d'étoiles se noyant, mourant dans un ciel cramoisi. Dans la grotte, Lazare, léthargique, raviva le feu et posa la tête dessus. Il scruta le plafond presque désert : il ne restait plus qu'un quart des chauves-souris. Et là, il resta allongé, songeant à retourner à l'abbaye ; se glissant dans la nuit pour regagner la grotte, les bras chargés de provisions.

Il huma l'air, une odeur familière y persistant. Son estomac se noua. Lazare traversa la grotte en courant, souleva un gros rocher, déploya ses ailes et s'élança dans les airs. Il tourna en rond à l'intérieur de la grotte, l'œil rivé sur l'entrée du passage. Ignorant de la présence de Lazare, le sanglier entra, se déplaçant silencieusement et se dirigeant vers le sac de provisions vide de Lazare. Puis l'animal passa la tête par l'ouverture. Lazare plongea avec la pierre et frappa le sanglier à la tête. Le sanglier hurla et des chauves-souris jaillirent du plafond.

Le sanglier sortit en titubant de la grotte. Rongé par la faim, il souleva la pierre et se lança à sa poursuite. Ensemble, ils dévalèrent la vallée de pierres. Lazare rattrapa le sanglier qui hurlait tandis qu'ils franchissaient la crête, descendant son versant est. Désorienté, le sanglier s'arrêta et se retourna contre lui, agitant ses défenses. À cet instant, la pierre de Lazare fit son effet : le sanglier n'était plus.

Essoufflé et épuisé, Lazare saisit le sanglier par un sabot arrière et le traîna jusqu'à la grotte, en haut de la crête. Ce n'est qu'à l'approche du sommet qu'il prit conscience de sa situation. Il leva le visage, plissant les yeux face à l'aube rougeoyante, et réalisa soudain qu'il se trouvait à l'extérieur de la grotte, au lever du soleil. Frénétiquement, il tira le sanglier par-dessus la crête et le ramena sur le versant ombragé. À chaque effort, Lazare traîna le sanglier à travers le lit asséché de la rivière, traçant un chemin dans la neige vers la grotte. La neige s'amoncelait sur le sanglier et fondait sur la fourrure encore chaude de l'animal. Les instants filaient à toute vitesse. Le soleil montait encore, les étoiles désormais noyées dans son feu. Une démangeaison, comme un coup de soleil, lui parcourut la peau exposée, mais de toutes ses forces, Lazare continua d'avancer – pas après pas, mètre après mètre, ignorant la douleur.

Finalement, il atteignit l'entrée de la grotte et traîna le sanglier dans ses profondeurs obscures. Les premiers rayons d'un soleil brûlant jaillirent à l'horizon. Lazare se débattait frénétiquement, tirant et traînant la bête humide et lourde encore plus loin dans l'obscurité. L'arrière du porc Sa jambe s'accrocha à un rocher dans le sol de la grotte ; Lazare se dégagea. Il se redressa et se prépara à un nouvel effort lorsqu'un fin rayon de lumière rouge — un fil pas plus large qu'une toile d'araignée — transperça une crevasse lointaine au sommet de la crête orientale. Le faisceau de lumière cramoisie traversa la vallée de pierres et pénétra dans l'entrée de la grotte. Le rayon pénétra dans la grotte et fut dévié par le sabot humide du sanglier. Il changea alors de direction, remontant depuis le pied de l'animal, pour finalement atteindre Lazare en plein œil.

Le garçon lâcha le sanglier et se jeta entièrement dans l'ombre. Il se tordit et

Ils se sont précipités sur le sol de la grotte comme s'ils tentaient d'échapper à un nuage de guêpes en colère. « Oh Dieu ! Ah ! AH !

Une fumée sulfureuse et des cendres grises s'échappaient de tout son corps, une brume jaune poussiéreuse recouvrant le sol de la caverne. Se redressant à tâtons, les bras agités, il trébucha et s'enfonça plus profondément dans la grotte, à l'instar du porc désorienté qui en ressortait. Une traînée de cendres jaunâtres suivait Lazare tandis qu'il filait à travers le passage et se précipitait dans les profondeurs les plus obscures de la grotte.

« DIEU ! SIFFLEMENT ! » Il s'effondra et roula sur son sac de provisions improvisé.

« CRI ! » Des chauves-souris effrayées jaillirent du plafond et tournoyèrent au-dessus de lui. Se roulant et griffant le sol de la grotte, il tira le sac sur lui, s'agrippant à tout ce qui lui tombait sous la main – rien de ce qu'il pouvait rassembler, bouger ou faire ne pouvait défaire ce qui était arrivé. Ni bourse, ni prière, ni promesse ne pouvaient inverser le cours inexorable des événements, car un Grotesque, une fois brûlé par le soleil, se recouvrit du sac de provisions. La forme fumante se recouvrit du sac, puis s'assit, appuyée sur un bras. Son visage hurlant, tourné vers le plafond, tremblant d'une peau toujours plus dure et fragile, laissa échapper un dernier gémissement : « P-PÈRE ! » La couleur disparut, ne laissant qu'une surface durcie, grise comme le marbre. Dans la brume qui se dissipait, une statue détaillée de Lazare mort subsistait – même ses os s'étaient pétrifiés. La statue bascula et tomba, un bras pétrifié tendu vers le ciel, les doigts écartés comme pour atteindre le Père qu'elle avait invoqué. Et lorsque les derniers vestiges d'une fois la poussière et les gravillons jaunâtres déposés, la grotte retrouva son aspect presque intact de crypte, hormis le battement occasionnel d'une chauve-souris délogée, le crépitement des flammes d'un feu vif et une pierre de granit drapée d'une robe d'écuyer poussiéreuse et cendrée.

[Fin du chapitre 10]



Cette œuvre littéraire a été créée d'exclusivement en dédicace de

**Edgar Allan Poe (1809-1849)**

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~